

DOSSIER : L'ALPHABÉTISATION DES ADULTES

► SANS PRÉOCCUPATIONS PROFESSIONNELLES

L'ILLETTRISME EN FRANCE

Étienne Boespflug

Nous reproduisons des extraits d'un article d'Étienne BOESPFLUG, du Mouvement ATD Quart Monde, paru dans le n°51 (Déc 82) de la revue "**Migrants Formation**". (CNDP 91 rue Gabriel Péri 92120 MONTRouGE)

Ils contribuent, en effet, à mieux cerner l'objet de notre dossier et à rendre compte de la réalité quotidienne vécue par ceux que l'on regroupe sous le terme d'illettrés.

Nous remercions "**Migrants-Formation**" de son aimable autorisation de les publier.

INTRODUCTION

L'accès à un emploi et à une qualification professionnelle constitue aujourd'hui en France la priorité des priorités. Des efforts très importants sont consentis notamment en faveur de la jeunesse. Mais il est à craindre que, pour les milieux les plus démunis, le dispositif actuellement mis en place ne demeure inaccessible, en particulier à cause de ce que le Mouvement ATD Quart Monde appelle depuis près de cinq années l'illettrisme*. Les lignes qui suivent se proposent de donner un éclairage partiel sur cette réalité encore très mal connue dans notre pays : l'illettrisme**.

1. ÉVITER L'AMALGAME

L'accord se fait progressivement pour distinguer aujourd'hui très schématiquement trois populations frappées par l'illettrisme dans une société industrielle :

• **Les migrants**, tout d'abord, terme ayant désormais une acception de plus en plus large. Aux travailleurs immigrés d'Afrique du Nord sont en effet venus s'ajouter, en France, les ressortissants d'Afrique Noire, des pays méditerranéens (Italie, Portugal, Espagne) et, entre autres, les réfugiés du Sud Est Asiatique. Parmi eux, un très fort pourcentage d'adultes peuvent être considérés comme analphabètes, tant dans la langue d'accueil que dans leur

* Incompris aux guichets à l'Agence pour l'Emploi, gênés dès qu'il s'agit de remplir un formulaire d'embauché, pris de vitesse dans la lecture des petites annonces et écartés des emplois même les plus modestes (Recherchons manoeuvres lourds sachant lire et écrire, demandent les agences intérimaires) les travailleurs les plus pauvres redisent à leur manière que le concept d'Éducation Permanente, tout comme celui d'Insertion Sociale et Professionnelle doivent être élargis aux situations extrêmes.

** Néologisme forgé de toutes pièces par le Mouvement ATD Quart Monde pour suggérer que l'innovation et l'expérimentation sont nécessaires et que la situation de l'illettré au pied de l'échelle sociale, dans un pays industrialisé, n'a qu'un lointain rapport avec celle d'un analphabète d'un pays en voie de développement.

langue d'origine. L'effort entrepris dans leur direction est souvent ancien. Même s'il ne semble pas répondre à tous les vœux ni à toutes les situations, cet effort existe : il est objet de débats et d'une certaine reconnaissance de la part des pouvoirs publics. Le nombre de migrants analphabètes est communément estimé à 800 000 personnes, ce chiffre étant un minimum.

• **Les "nouveaux illettrés"**, dont l'apparition est vraisemblablement liée aux exigences sans cesse accrues qu'imposent les sociétés industrialisées en matière de communication. C'est sans doute à leur émergence récente qu'il faut attribuer la prolifération actuelle des écrivains publics. On sait fort peu de choses à leur sujet. Tout au plus peut-on hasarder qu'il s'agit de personnes partiellement gênées dans leurs activités professionnelles et sociales en raison d'une maîtrise insuffisante de l'écrit. Ces "nouveaux illettrés", que l'on peut aussi qualifier "d'illettrés fonctionnels", inquiètent. Ils alimentent en tout cas le débat toujours rallumé sur la dégradation du système éducatif¹. Leur situation est généralement associée à l'idée de "nouveau" ². Ils sont néanmoins présents dans la conscience commune.

À l'heure actuelle, il paraît impossible d'avancer un chiffre, même provisoire, pour évaluer l'ampleur de ce phénomène. Aucune étude n'existe sur cette question qui exigerait d'ailleurs que soit adoptée une définition fiable.

• **Les illettrés français** issus des milieux sous-prolétaires dont la situation ne doit rien à la nouveauté. Pour ces derniers, l'illettrisme est en quelque sorte le révélateur d'une exclusion radicale. Pour la plupart des Français nés en France, ils sont aussi ceux dont les revenus sont les plus faibles, l'habitat le plus médiocre, l'espérance de vie la plus basse. Pour eux, l'illettrisme est intimement lié à l'extrême pauvreté. Il en est vraisemblablement autant la cause que la conséquence.

Ce sont eux, précisément, qui ont donné naissance au Mouvement International ATD Quart Monde, il y a vingt cinq ans.

C'est de leur situation, de leurs luttes et de leurs espoirs qu'il sera principalement question dans ce qui suit : inconnus du grand public, encore trop peu pris en compte par les grands mouvements d'Éducation Populaire, ils représentent néanmoins la possibilité de rénover entièrement les approches traditionnelles de la formation de base des adultes, justement parce qu'ils n'ont jamais été clairement pris en compte.

Cette distinction en trois "catégories" est évidemment très schématique et non exempte de dangers : il est clair, en particulier, que les espérances de ces trois populations sont convergentes et que leur promotion passe par les possibilités qu'elles sauront créer de s'unir, de faire valoir leurs intérêts en commun, de mener entre elles des liens de fraternité. Mais pour le sous-prolétariat, cette distinction préalable est indispensable si l'on veut réellement que sa situation et ses possibilités président à un effort national durable. L'expérience montre en effet abondamment que :

- ce qui est conçu au départ avec les plus démunis et pour eux est lentement réapproprié par les milieux mieux nantis (on songera ici à certaines pédagogies célèbres),
- ce qui est conçu sans eux ne les atteint jamais (c'est le cas, notamment pour la formation professionnelle continue).

¹ Paul GUTH. "Lettre ouverte aux futurs illettrés" Albin Michel. (et bien d'autres ouvrages depuis !!! NDLR).

² "Les nouveaux illettrés". Le Point/ 07.04.80
 "Les Français deviennent analphabètes". Le Figaro Magazine. 08.06.79. etc.

C'est d'une connaissance claire des situations, surtout les plus extrêmes, que peut naître un projet cohérent c'est-à-dire un projet qui ne "dérage" pas, dès sa mise en route, vers les populations les plus dynamiques.

2. ÉCLAIRER LA QUESTION DE LA DÉFINITION

L'absence de mobilisation cohérente et durable autour de la lutte contre l'illettrisme est évidente*. Elle tient en partie à l'absence de données chiffrées irréfutables sur la réalité et l'ampleur du phénomène. Mais cette absence de données chiffrées tient elle-même, en partie, à l'absence totale d'accord pour définir l'illettrisme. Il n'est donc pas Indifférent de tenter d'y voir clair : "qu'est-ce qu'être illettré ?".

Là encore, une classification un peu grossière permet de fixer les Il semble en effet possible de distinguer provisoirement quatre familles de définitions, quatre approches de l'illettrisme, chacune ayant les avantages et ses inconvénients. Tout dépend en effet de l'objectif qui sous-tend l'adoption d'une définition, quelle qu'elle soit : selon la manière dont l'illettrisme et les illettrés sont perçus et donc définis, les programmes mis en oeuvre pourront varier considérablement."

• Approches privilégiant la capacité de lire, d'écrire, de compter

C'est l'approche la plus ancienne, celle qui est inscrite dans l'histoire française de l'alphabétisation c'est aussi l'approche la plus communément répandue.³

Analphabète : qui ne sait ni lire ni écrire (Petit Larousse).

Illettré : qui n'est pas cultivé. Qui ne sait ni lire ni écrire (Petit Larousse).

La plupart des publications qui ont trait à l'histoire de l'alphabétisation s'appuient sur la fameuse enquête Maggiolo réalisée vers 1880 et dont le regroupement avec d'autres données a permis d'établir des corrélations indiscutables, notamment entre la lecture et la signature.

Les racines historiques profondes de ce type d'approche de l'illettrisme ainsi que sa prééminence dans la conscience commune ont donné naissance à de très nombreuses définitions actuelles qui s'y rattachent plus ou moins explicitement.

Ainsi, la première définition proposée par Jean-Paul Hauteceur dans un ouvrage diffusé au Canada⁴ :

"Comme point de départ, on peut s'entendre sur cette définition simple et généralement admise de l'analphabetisme :degré zéro de connaissance de la langue écrite en usage dans une société donnée ; c'est l'ignorance du code formel de la langue d'usage dans le cas où ce code existe, soit l'incapacité de lire et de comprendre un message écrit, et aussi d'émettre un message écrit".

Cette définition, déjà complexe dans sa "simplicité", renvoie aux notions de langue et de code formel, et contient aussi une idée de relativité qui sera reprise plus loin.

De même, la définition proposée par l'UNESCO en 1958, lors de recommandations concernant la normalisation internationale des statistiques de l'éducation s'énonce ainsi :

"Analphabetè : personne incapable de lire et d'écrire en le comprenant un exposé simple et bref de faits en rapport avec la vie quotidienne".

* Ces lignes ont été écrites avant la publication du rapport au Premier Ministre sur ce sujet et la création du Groupe Permanent de Lutte contre l'Illettrisme. (NDLR).

³ FURET (F.) et OZOUF (J.) "Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry" Éd. Minit 1977.

⁴ HAUTECŒUR (J.P.) "Analphabetisme et alphabétisation au Québec". Québec : Ministère de l'Éd. Direct, de l'éd. des adultes, 1978.

Il faut noter que cette définition est celle qui a été adoptée par l'organisation pour l'une de ses dernières publications traitant de l'analphabétisme dans le monde⁵.

Cette définition est reprise dans une publication du Bureau des Statistiques des Nations Unies où il est en outre précisé :

"En conséquence, une personne capable seulement de lire et écrire des chiffres et son nom doit être considérée comme analphabète, de même qu'une personne qui ne peut lire et écrire qu'une expression rituelle apprise par cœur".

Cette approche de l'illettrisme en termes de capacité à lire et à écrire se trouve également regroupée sous le terme de "Conventional Literacy" par de nombreux auteurs ou organismes américains qui ont, par ailleurs, élaboré une approche plus fonctionnelle, comme on le verra plus loin.

Par exemple, dans le récent ouvrage de Carman St John HUNTER et David HARMAN⁶, on définit une "Conventional Literacy" :

"Aptitude à lire, à écrire, à appréhender des textes sur des sujets familiers, à comprendre toutes sortes de signes, d'Inscriptions", d'instructions et de consignes nécessaires pour évaluer son propre environnement".

Cette définition rappelle celle de l'UNESCO, mais il inclut déjà l'importance de l'environnement.

À noter, enfin, que certains auteurs préconisent de distinguer illettrés et semi-illettrés ou illettrés et analphabètes⁷.

Ce premier type de définition a donc des avantages et des inconvénients. L'avantage de la simplicité et de la référence à l'histoire, mais l'inconvénient évident d'être subordonné à une question et à sa réponse. Inconvénient majeur lorsqu'on sait que l'illettrisme est d'abord vécu comme une honte, une incapacité qu'il s'agit de dissimuler, dans un environnement où, de plus en plus, chacun est censé savoir lire, écrire et compter.

• Approches se référant à la scolarité suivie

Les définitions qui suivent tentent de cerner l'illettrisme en établissant d'emblée une corrélation positive et significative entre la fréquentation (ou plutôt la non-fréquentation) scolaire et l'illettrisme. On conçoit aisément que cette définition soit plus maniable que les précédentes et permette une quantification rapide de la situation. Toute la question est de savoir quelle est exactement la valeur de cette corrélation. En d'autres termes, cette approche permet-elle réellement de cerner le même phénomène que l'approche précédente ?

Malheureusement très peu d'auteurs répondent à cette question (hormis les intéressés eux-mêmes), et s'il paraît évident qu'un individu n'ayant jamais fréquenté un établissement scolaire puisse être classé a priori comme illettré, quelle conclusion peut-on tirer d'une fréquentation scolaire de deux, trois ou quatre années ? Quel lien peut-on faire entre niveau d'instruction et analphabétisme ?

On conçoit les difficultés que soulève cette question, notamment dans le cas de la France, où l'instruction primaire est obligatoire depuis un siècle : la question n'y est même plus posée tant la réponse paraît aller de soi. C'est néanmoins cette approche qui a été privilégiée Outre-Manche.

"Personne analphabète : personne qui a un niveau d'alphabétisation inférieur à celui qu'on pourrait attendre d'un enfant de 9 ans".

⁵ UNESCO "Statistiques sur le niveau d'instruction et l'analphabétisme 1945-1974" Rapports et Études statistiques n°22, 1977.

⁶ HUNIER (J.C.) and HARMAN (D.) "Adult illiteracy in the United States" New-York : Me Graw Hill, 1979.

⁷ THUILLIER (G.) "Un problème social : les illettrés et semi-illettrés" Droit Social, mars 1967.

C'est en effet la définition que proposait en Mai 1974 la brochure éditée par la British Association of Settlements⁸. Cette brochure allait être le point de départ d'une vaste campagne d'alphabétisation dans tout le Royaume Uni.

Sa diffusion eut, en effet, un certain retentissement ; on y affirmait que 2 millions d'adultes anglais étaient illettrés selon la définition ci-dessus. Une commission d'experts publia en 1975 un volumineux rapport, connu sous le nom de rapport BULLOCK dans lequel était signalée une définition originale de l'illettrisme :⁹

"Avec le recours aux niveaux de lecture, on a trouvé que 3,18% des Anglais âgés de plus de 15 ans étaient "semi-lettrés" selon la définition donnée par la brochure du Ministère de l'Éducation en 1950. Celui-ci définissait un semi-lettré comme une personne dont "l'âge de lecture" était de plus de 7 ans, mais de moins de 9 ans au test WATTS-VERNON. Une personne illettrée est une personne dont "l'âge de lecture" est inférieur à 7 ans".

Le Québec, qui a aussi acquis une expérience déjà longue en matière de lutte contre l'illettrisme, semble avoir abandonné l'idée d'une enquête systématique sur l'ampleur de l'analphabétisme. Un certain consensus s'est néanmoins établi à la longue pour "porter l'attention" sur toutes les personnes âgées de 15 ans ayant suivi de 0 à 4 années de scolarité.

Les statistiques officielles en dénombraient 354 890 pour 1971, soit 8,73% de la population concernée. Mais on ne manque pas de souligner que :

"Parmi les individus adultes qui ont passé moins de 4 ans à l'école, lesquels sont réellement analphabètes ? (...). Certains individus autodidactes auront acquis une éducation élémentaire et même supérieure à ta moyenne statistique au cours de la vie. D'autres ayant fréquenté plus longtemps l'école n'y auront accumulé que des années de scolarité et même pas l'instruction minimale à la lecture et l'écriture".

Ainsi, malgré son caractère opératoire incontestable, cette approche de l'illettrisme qui se réfère à la scolarité suivie n'est pas exempte d'ambiguïtés. Elle ne tient aucun compte, enfin, de "l'évaporation" des connaissances consécutive à la scolarité obligatoire.

On sait pourtant que cette "évaporation" affecte principalement les personnes ou les groupes sociaux qui bénéficient le moins de cette obligation.

• Approches privilégiant les actes de la vie quotidienne

Les définitions qui suivent ont carrément tourné le dos à toute approche de l'illettrisme en termes de lecture et d'écriture seulement ; il s'agit plutôt ici de savoir qui est ou n'est pas capable de se "débrouiller" dans la vie de tous les jours.

Personne illettrée : personne incapable de réaliser les quatre opérations suivantes :

- calculer la consommation d'essence de la voiture qu'on conduit,
- lire correctement une annonce d'offre d'emploi,
- rendre la monnaie sans se tromper,
- comprendre les déductions successives portées sur sa feuille de paie.

Telle est, semble-t-il, la définition adoptée par le Professeur NORWELL NORTH CUTT (Université du Texas) lors d'une enquête menée de 1971 à 1976 aux États-Unis. Toujours aux États-Unis, mais deux années plus tard, une dépêche de l'AFP abondamment reprise par les quotidiens français affirmait :

*"23 millions de personnes sont pratiquement illettrées, incapables de lire un horaire de chemin de fer ou de remplir une demande d'emploi"^{**}.*

⁸ British Association of Settlements. "A right to read" Action for a literate Britain. B.A.S., Londres 1974.

⁹ "A language for life" London, HMSO, 1975.

^{**} Voir aussi sur les États-Unis "Illiterate America" de Jonathan KOSOL (Éd. Anchor Press, Doubleday, New-York 1985 dont une analyse est parue dans Le Monde du 29.05.85.(NDLR)

C'est aussi à ce type d'approche que se référait la commission BULLOCK, puisqu'on pouvait lire dans le rapport final :

"la Commission émet l'hypothèse qu'il existe un nombre très important de gens - pouvant aller jusqu'à un cinquième de la population adulte - qui, même s'ils ont appris à lire, sont incapables de faire une lecture correcte des journaux, des instructions dans leur travail, des différents signes et indications de la vie quotidienne et des renseignements qui accompagnent les produits de consommation".

Mais c'est sans doute l'Université du Texas à Austin qui a proposé, non une définition, mais un véritable modèle permettant de situer les performances d'un individu. Ce dernier est appréhendé par ses "compétences" non seulement en lecture et en écriture, mais aussi en expression orale, en observation, compétence à résoudre un problème, à établir des relations. (The APL Model of Functional Competency)¹⁰.

C'est aussi ici que prendrait place une définition de l'analphabétisme fonctionnel, si elle existait. Car c'est sur la base de la vie quotidienne et plus particulièrement de l'insertion sur le marché du travail qu'ont été élaborés la plupart des programmes d'alphabétisation fonctionnelle. On sait les controverses qu'ont soulevé ces programmes notamment en raison de leur "fonctionnalité", voire de leur utilitarisme immédiat¹¹.

Et là encore, on devine aisément dans ce type d'approches, que si la vie quotidienne de l'individu (ou du groupe) est davantage inscrite dans l'Idée qu'on se fait de sa situation (et donc répétons-le dans la pratique de l'alphabétisation qui va en découler), il est vrai aussi que l'appréciation de sa "compétence" est laissée à d'autres, dans des domaines qu'il n'aurait pas forcément choisis et pour lesquels la réponse à une question posée, directement ou indirectement, demeure aléatoire.

C'est néanmoins à ce type de définitions que peut être reliée, par exemple, la pratique actuelle des "écrivains publics".

• **Approches privilégiant le statut social, l'histoire et la participation de la personne et de son groupe**

Tous ceux qui ont un jour voulu lutter contre l'illettrisme et, par voie de conséquence, se doter d'une définition leur permettant d'évaluer les résultats de leurs actions ont bien senti que l'incapacité à lire, à écrire et à compter doit d'abord être repensée en ce qu'elle fait obstacle à la dignité, à la participation sociale, à l'identité.

• Ainsi, le Comité International d'Experts en matière d'alphabétisation siégeant sous l'égide de l'UNESCO à PARIS, en Juin 1962 proposait la définition suivante :

"Un alphabète est une personne qui a acquis les connaissances et compétences indispensables à l'exercice de toutes les activités où l'alphabétisation est nécessaire pour jouer efficacement un rôle dans son groupe ou sa communauté, et dont les résultats atteints en lecture, en écriture et en arithmétique sont tels qu'ils lui permettent de continuer à mettre ses aptitudes au service de son développement propre et du développement de la communauté et de participer activement à la vie de son pays".

Cette longue définition situe bien l'analphabète comme celui qui ne peut jouer efficacement certains rôles et qui est bloqué dans son propre développement.

De même Carman St John HUNTER et David HARMAN précisent qu'ils préfèrent rattacher toute définition aux aspirations sociales, et introduisent une "Functional Literacy".

¹⁰ **Adult Functional Competency : A summary.** The University of Texas at Austin. Adult Performance Level Project March 1975.

¹¹ **Programme expérimental mondial d'alphabétisation. Évaluation critique,** Paris, Les Presses de l'UNESCO, 1976.

"Possession de moyens qui sont jugés indispensables par des individus et des groupes pour réaliser leurs propres objectifs en tant que membres d'une famille et d'une communauté, citoyens, consommateurs, employés et membres d'associations sociales, religieuses ou autres de leur choix".

Jean-Paul HAUTECŒUR lui aussi, n'en reste pas à la définition simple citée plus haut et introduit une définition "sociologique" de l'analphabétisme.

"L'analphabétisme est (donc) l'attribut des individus qui n'ont pas été instruits au code normatif élémentaire de leur société et qui de ce fait, se trouvent marginalisés socialement et culturellement".

Et il poursuit : *"Une définition de l'analphabétisme, pour être réelle, doit être enracinée dans une histoire et dans un pays (...). Même à l'intérieur de la société québécoise, la relativité de la définition s'applique dans le cas de vieux ruraux, par exemple, chez qui on doit s'attendre à trouver la majorité des analphabètes qui ne sont toutefois pas analphabètes si on considère la culture passée à laquelle ils se réfèrent tous les jours.*

On ne peut plus définir l'analphabétisme sans faire référence à la définition que les individus en donnent ni à la manière dont ils le vivent (...). Il faut renoncer à toute définition univalente de l'analphabétisme qui pourrait s'imposer de l'extérieur sur les analphabètes sans que ceux-ci en partagent pour eux-mêmes le diagnostic".

C'est évidemment à cette approche de l'illettrisme que souscrit le Mouvement ATD Quart Monde dans sa pratique quotidienne : il y a été amené naturellement.

Que peut-on conclure au terme de cette énumération un peu fastidieuse de définitions ?

Les quatre approches précédentes qui tentaient d'aller du plus simple au plus complexe ont chacune leurs avantages et leurs inconvénients. Aussi convient-il de se reposer la question de l'utilité d'une définition, quelle qu'elle soit. Il semble que la première utilité d'une définition soit d'abord de permettre à un groupe (groupe social, région ou pays) d'acquiescer une conscience claire de l'ampleur de la réalité. Dès lors, il faut momentanément renoncer à une définition complète de l'illettrisme, certes satisfaisante pour l'esprit, mais tout à fait impropre à atteindre l'objectif précédent. La France, en particulier, souffre de l'absence d'une définition simple et opérationnelle de l'illettrisme qui permettrait d'en évaluer l'ampleur.

QU'EST-CE QUE VIVRE AUJOURD'HUI ILLETTRÉ ET EXCLU ?

Ces lignes n'ont été écrites que pour que soit restitués et compris la souffrance et les efforts des plus démunis dans leur lente conquête des moyens usuels de communication. Il est donc logique qu'on leur laisse la parole pour qu'ils disent la signification et les répercussions de l'illettrisme dans leur vie.

Mais il convient de répéter que les témoignages suivants, recueillis par les équipes du Mouvement ATD, ne concernent que le sous-prolétariat français. Ils se limitent à la situation qui lui est faite.

À quoi est-on réduit aujourd'hui quand on ne sait ni lire ni écrire ni compter ou que très imparfaitement ?

Le fil conducteur permettant de rentrer dans une bonne compréhension de l'illettrisme et de ses conséquences apparaît comme étant la notion de relation : c'est en effet sur la relation, dans tous ses aspects, que pèse l'illettrisme : relations de la vie quotidienne, relations avec l'administration, relations avec le monde du travail, relations familiales, relations avec le milieu d'origine, et, enfin, relation à soi : toutes les relations font intervenir les moyens usuels de la communication : leur privation totale ou partielle les compromet, leur conquête permet de les rétablir.

Avec l'environnement : la gêne et l'isolement

"J'aimerais bien faire mes papiers moi-même car j'ai l'impression qu'on me triche toujours".

"Je me fais rouler quand on me rend la monnaie". Je n'ose pas aller faire les courses toute seule.

"Si j'achète une mobylette pour aller au travail, je me perdrai dans les rues et je ne saurai pas retrouver mon chemin".

"Pour prendre l'ascenseur, je me débrouille mais je me trompe un peu".

"Même pour jouer à la belote et aux boules, c'est ennuyeux de ne pas savoir".

Ce que résumait une femme :

"Celui qui ne sait pas lire, il ne sait pas nager dans la vie".

Car l'environnement, c'est aussi les autres lieux, les autres mentalités, les autres modes de vie auxquels l'écrit permet d'accéder : les plus démunis savent très bien que l'écrit est un moyen privilégié d'ouverture et de compréhension du monde, de pénétration de la pensée d'autrui.

"Nous, on est retirés et illettrés".

Avec l'administration et les services publics : la dépendance et l'humiliation

"Laissez-moi tranquille, je ne signe pas ça" répond cet homme devant un questionnaire.

"Quand j'étais enceinte et que j'allais à l'hôpital, mon père devait m'accompagner : je ne peux pas lire les ordonnances. Une fois, je me suis trompée de médicament, je dormais tout le temps. J'ai eu peur pour le bébé".

À la poste, **Mme O.** est perdue. Elle ignore à quel guichet s'adresser. Elle n'ose pas demander. Alors elle s'en va, sans avoir touché son mandat. La voisine s'en chargera avec le facteur.

"Pour les papiers de bourse de mon fils, je n'ai pas compris parce que je ne sais pas assez bien lire. J'ai failli tout perdre".

"À la mairie, pour avoir des fiches d'État Civil, on vous donne des papiers à remplir. À chaque fois, c'est la honte".

"Quand il faut signer, je suis incapable de savoir ce que je signe. Il me faut quelqu'un pour voir ce que je signe".

"Je ne peux pas lire mes feuilles d'allocations familiales, mes contrats d'assurance, mes quittances de loyers. Je ne peux rien déchiffrer : mes feuilles de maladie, le carnet de santé de mon fils de 16 mois..."

"Quand j'étais en prison, j'ai fait des demandes de liberté provisoire. Ils m'ont toujours refusé. Ils m'ont répondu : illisible".

Et **G.** résumait :

"On est bloqué pour les choses importantes. Quand tu ne sais pas lire, tu appartiens toujours à une personne".

Avec le monde du travail : une barrière presque infranchissable.

Cet aspect déjà évoqué dans l'introduction revêt aujourd'hui de plus en plus d'importance.

"À l'Agence pour l'Emploi, ils m'ont présenté une feuille : je n'ai pas su la remplir. La femme ne m'a pas aidé, je suis reparti. Je n'y ai plus jamais remis les pieds".

"Un jour, en me présentant à une embauche, un bonhomme m'a donné un papier à remplir. Je lui ai demandé de m'aider. Il m'a envoyé balader. J'étais furieux".

"On s'est présenté pour poser des rails : des billes de bois sur des tas de pierres, on nous a demandé si on sait lire et écrire... et de revenir quand on aurait appris".

"Avec mon mari, on cherchait une place de gardien. Quand ils ont su qu'on ne savait pas lire, ils nous ont refusés".

Dissimuler l'illettrisme au travail, quand on en a un, cela demande de plus en plus d'imagination :

G., 50 ans, trouve enfin un travail de plongeur dans une clinique. Comme il ne sait pas lire, il demande à l'aide familiale qui vient chez lui de lui expliquer le chemin pour se rendre à la clinique. Il revient une première fois sans avoir pu prouver la route. Le dimanche, l'aide familiale lui fait faire le chemin en lui indiquant des points de repère. Cette fois, **G.** y parvient.

Après sa journée d'essai, **G.** passe au bureau. On lui annonce qu'il est embauché et on l'invite à remplir des papiers. **G.** demande à l'employé de le faire à sa place. L'employé prend alors les papiers et va à la direction. On annonce peu après à **G.** qu'on ne peut pas le prendre.

Mme B. a été embauchée à l'essai comme manutentionnaire. Elle doit emballer des verres dans des cartons. Sur le carton, il faut noter le nombre de verres qu'il contient. **Mme B.**, ne sachant pas écrire, se fait aider par une camarade de travail. Au bout de 15 jours, le patron l'a appris et l'a licenciée.

A. lui, est cantonnier dans une commune d'Ile de France ; chaque soir, il doit faire un rapport comprenant les travaux faits, les conditions climatiques, les temps et motifs d'interruption, le matériel utilisé, etc. André est illettré, mais il n'a pas osé le dire, de peur de ne pas obtenir cet emploi. Chaque soir, il doit se rendre chez quelqu'un du village qui écrit son rapport à sa

place, toujours la même personne, pour éviter les changements d'écriture qui laisseraient soupçonner son subterfuge.

Avec ceux qu'on aime : l'insécurité

"Pour écrire, je suis gênée. Il faut que je copie des phrases sur les cartes postales qu'une amie m'envoie. Ma fille aînée m'a écrit. Je ne peux pas lui répondre. Je n'ai personne pour m'aider".

Très souvent, la vie privée devient impossible :

Une femme doit se faire lire les lettres que son mari lui envoie de prison. Une jeune fille, qui ne tenait pas à mettre les voisins au courant de sa grossesse, doit cependant faire appel à eux pour se faire lire les résultats d'une analyse médicale.

Et ce jeune mari résume simplement :

"J'ai perdu ma première femme parce que je ne savais pas lire et écrire".

"À cause de "ça", je n'ose pas aborder les filles", confiait un jeune.

"Mon mari m'avait adressé un mot... Je ressentais quelque chose. Je ressentais qu'il parlait sur moi... C'est pour dire quoi ? Que je dois partir ? Quoi ? J'ai ouvert la lettre... j'ai déchiffré certains mots. Je ressentais qu'il voulait me dire quelque chose, mais quoi ?"

L'illettrisme peut également constituer une arme redoutable dans les conflits : *"Tu profites de ce que je ne sais pas lire et écrire".*

"Quand je reçois du courrier, je demande à n'importe qui dans les bars... Je dois toujours chercher quelqu'un qui ne connaît pas la famille parce que j'ai des secrets personnels. Mes filles, je suis obligé de me méfier d'elles car elles sont plus instruites que moi. Elles se passent les messages entre elles, que je ne comprends pas".

Et une femme concluait :

"Si on ne sait pas lire et écrire, on doit montrer des choses qui ne regardent personne".

C'est ici également que prennent place tous les témoignages montrant combien, pour des parents qui ont leurs enfants à l'école, l'illettrisme pèse sur les relations.

"Je ne peux pas lire les petits mots de la maîtresse. Depuis la rentrée, mon fils me dit d'aller voir sa maîtresse, mais je n'ose pas. Je ne saurais pas lui parler..."

"Je suis incapable d'aider mes enfants, de les corriger. Alors je m'énerve, je les dispute pour ne pas montrer que je ne sais pas. Je leur fais ranger leurs cahiers et je leur dis "Vous verrez ça demain à l'école".

Ou encore :

"Quand mes enfants me demandent de les faire réciter, parfois, je n'arrive pas à suivre les lignes. Ce n'est pas juste de ne pas pouvoir les aider parce que, après, ils sont gênés à l'école".

Avec soi-même : parfois le désespoir

C'est là sans doute que se situe le point de démarcation le plus net entre les différentes populations illettrées évoquées plus haut. Si la gêne ressentie dans l'environnement frappe de la même manière les travailleurs immigrés analphabètes et leurs familles, si les difficultés rencontrées avec l'administration et les services publics sont peut-être identiques, on peut penser que l'illettrisme y pèse moins lourdement sur les relations conjugales et familiales qu'en milieu sous-prolétaire autochtone.

Et avec la relation à soi-même gravement compromise, on entre sans doute dans un domaine caractéristique de l'extrême pauvreté. Dans aucun autre milieu, l'illettrisme n'est associé avec autant d'intensité au dégoût de soi-même et au désespoir sur son propre milieu.

"On sait qu'on est foutus..." disait un jeune en conclusion d'une longue tirade où il répétait sans cesse :

"Apprendre à lire, c'est de la c....e"

"À cause de "ça", on est foutus", précisait un autre.

"On n'a rien à dire. Si on pouvait parler, on dirait des bêtises ; ne disons rien, sinon, on va encore passer pour des imbéciles".

"Même dans les bistrots, maintenant, j'ai peur ; il y a des étudiants : ils vont s'apercevoir que je ne sais pas".

"Je dis bonjour et on ne me répond pas. On se fout de moi. On me traite de c..., même chez moi. On ne me parle pas. Moi non plus, je ne parle pas. On me dit que je suis un bon à rien, que j'ai 26 ans.... Il arrive que je reste des jours sans parler..." disait cet homme qui avait pourtant tenu à apprendre à lire.

L'ensemble de ces témoignages permet d'esquisser la situation de l'adulte sous-prolétaire dépourvu des moyens usuels de communication.

C'est un homme qui a honte.

C'est un homme qui a peur.

C'est un homme qui se croit seul responsable de sa situation.

Mais c'est aussi un homme chez lequel le rêve de savoir un jour lire, écrire et compter n'a jamais complètement disparu.

"Le Quart Monde, c'est ceux qui se battent pour apprendre" disait un militant.

Mais on rentre ici déjà dans un autre domaine : celui des luttes quotidiennes, celui des efforts que consentent des centaines d'adultes pour surmonter progressivement l'illettrisme.

* * *

Nous avons souhaité aborder la problématique de l'alphabétisation lorsqu'elle n'est pas directement liée à la recherche d'emploi. Aussi avons-nous rencontré des Associations ou organismes qui travaillent avec ces publics immigrés, dans des actions de quartier.

Le numéro 54 de la revue Migrants-Formation (octobre 83) est consacré aux femmes et jeunes filles d'origine étrangère. Nous conseillons vivement sa lecture. Un article de Catherine DESCAYRAC du CLAP d'Ile de France s'efforce de définir le portrait robot de la femme immigrée qui aurait tiré le meilleur profit des formations mises à sa disposition. Il s'agit du dépouillement d'un questionnaire passé par des formations en stage.

Question :

"Un des objectifs souvent cité par les formateurs est l'autonomie des stagiaires. Faites le portrait d'une stagiaire ayant atteint cet objectif.

Voici comment se hiérarchisent les réponses :

- | | |
|--|-----|
| 1. Se débrouiller dans la vie quotidienne : | |
| transports, administrations, services, commerces | 70% |
| 2. Comprendre, parler, lire, écrire | 36% |
| 3. Se sentir à l'aise dans (malgré) sa différence | 30% |
| 4. Jouer un rôle dans sa famille | |
| (par exemple par rapport à la scolarité des enfants) | 24% |
| 5. Participer à la vie sociale | 24% |
| 6. Comprendre l'environnement | 18% |
| 7. Se défendre, améliorer son statut de femme | 15% |
| 8. Sortir de l'isolement, avoir des contacts | 15% |
| 9. Se débrouiller au travail | 12% |

- | | |
|---------------------------------------|-----|
| 10. Apprendre à apprendre | 12% |
| 11. Maintenir son identité culturelle | 6% |

Et pourtant, pour reprendre la formulation d'un mouvement d'éducation populaire,
"On peut penser que des possibilités de formation non orientées vers la profession et l'économie deviendront des contenus de lutte".

En effet, si on considère cette revendication d'autonomie qui conduit quelqu'un à s'engager dans un cycle d'alphabétisation, il est peu probable, une fois franchi le seuil d'adaptation en dessous duquel l'individu est trop "à la charge" de la collectivité, que ce projet individuel rencontre une volonté ou un besoin social. La dynamique ne va guère dans le sens d'une augmentation du pouvoir social des classes dominées et il n'est guère d'attentes concernant les femmes immigrées... Si bien que ce projet individuel, quand il existe, ne peut être que subversif, en ce sens qu'il refuse le statut social octroyé ; qu'il consiste donc à en prendre conscience et à le transformer. C'est en cela que son contenu et sa démarche sont nécessairement de lutte, inséparables d'une nécessaire conscientisation.

Comment cette analyse théorique rencontre-t-elle la réalité ?

Étienne Boespflug